

Dans la Fournaise

Epreuves de jeunes Arméniens



L'Euphrate

1938

Edité par l'Action Chrétienne en Orient,
Strasbourg-Meinau, 7, rue du Général Offenstein.

ACTION CHRÉTIENNE EN ORIENT

39, Boulevard de Grancy

LAUSANNE

Tél. 3.60.09 Ch. post. 11.8904

Geneve
Dans la Fournaise

Suisse
Epreuves de jeunes Arméniens



L'Euphrate

1938

Edité par l'Action Chrétienne en Orient,
Strasbourg-Meinau, 7, rue du Général Offenstein.

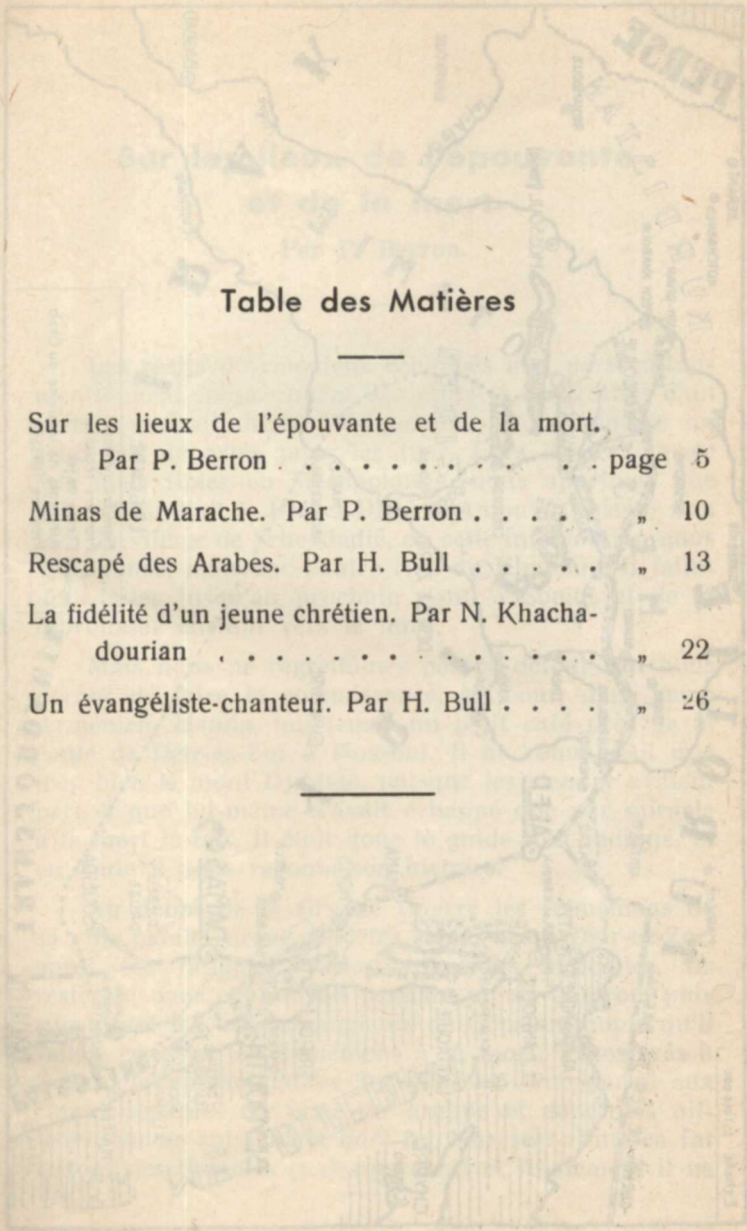
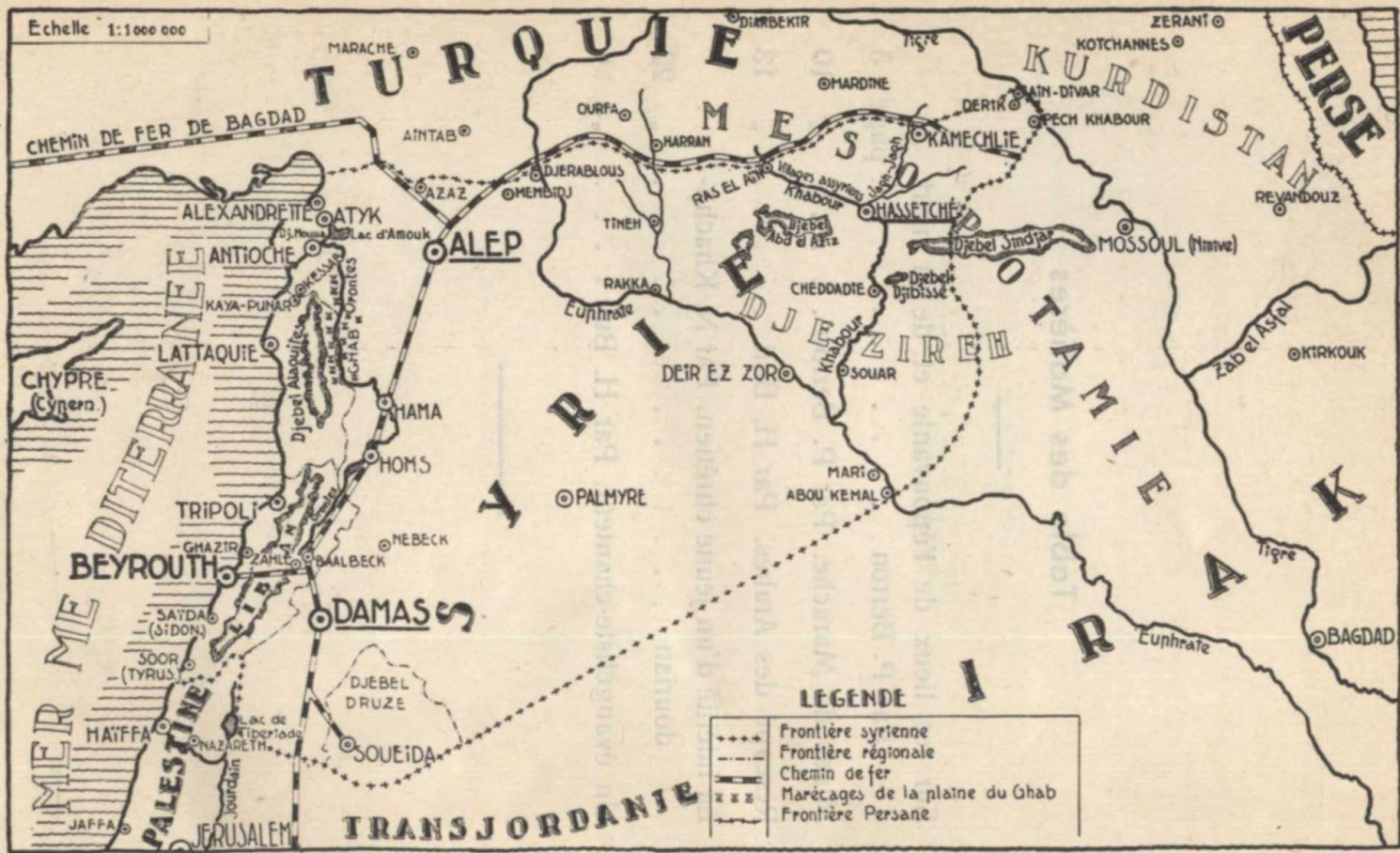


Table des Matières

Sur les lieux de l'épouvante et de la mort. Par P. Berron	page 5
Minas de Marache. Par P. Berron	„ 10
Rescapé des Arabes. Par H. Bull	„ 13
La fidélité d'un jeune chrétien. Par N. Khachadourian	„ 22
Un évangéliste-chanteur. Par H. Bull	„ 26



Sur les lieux de l'épouvante et de la mort.

Par P. Berron.

Les récits d'Arméniens échappés aux persécutions mentionnent fréquemment des puits et des grottes d'un certain endroit de la Mésopotamie, dans lesquels on jetait les déportés pour les tuer. Lors d'une tournée que nous fîmes en Mésopotamie, nous apprîmes que cet endroit était le Djébel Djibissé (mont Djibissé) non loin du village de Scheddadié, où cette information nous fut donnée, mais sur l'autre rive du Khabour. Il fallut donc aller jusqu'au prochain pont, à Souar, et de là rebrousser chemin vers le nord.

Mais nous ne regrettâmes pas ce détour qui nous permit de faire la connaissance, à Souar, d'un jeune Arménien, Hanna, qui tenait un petit café près de la route de Deir-ez-Zor à Mossoul. Il ne connaissait que trop bien le mont Djibissé, puisque les siens y avaient péri et que lui-même n'avait échappé que par miracle à la mort là-bas. Il était donc le guide tout indiqué, et en route il nous raconta son histoire.

Au début de la Grande Guerre les Arméniens de sa ville natale furent déportés et amenés à Deir-ez-Zor, après des fatigues et des privations indicibles. Ils restèrent dans cet endroit pendant un an environ, puis survinrent les ordres sanglants de Constantinople qu'il fallait envoyer les Arméniens à la mort. Transférés à Souar, les personnalités les plus en vue parmi eux furent séparées du reste du groupe et conduites ailleurs; on ne sut jamais quel fut leur sort. Puis ce fut le tour des hommes et des garçons, et finalement il ne

resta presque plus que des femmes et des fillettes. La mère de Hanna lui avait mis des habits de fille, de sorte qu'il fut épargné.



L'Euphrate près de Rakka.

De Souar on les mena à Scheddadié, à 60 km plus au nord. Leur route était jalonnée de cadavres d'hommes; l'air torride était rempli de l'odeur fétide des corps en décomposition. Souvent ces corps étaient liés ensemble, et leurs blessures béantes disaient avec quelle sauvagerie ils avaient été abattus. Qu'on se figure l'épouvanté et l'angoisse affreuse de ces déportés qui savaient qu'ils allaient au-devant d'un sort analogue!

A Scheddadié ils rejoignirent des groupes d'Arméniens venus d'autres directions. On les laissa absolument sans vivres, et tous les jours la faim fit d'innombrables victimes. C'est là que certains mangèrent les cadavres de leurs compatriotes, que d'autres, rendus presque déments, tuèrent et mangèrent des enfants.

Bientôt les femmes durent partager le sort des hommes. Chaque jour on conduisit des groupes

importants sur l'autre rive du fleuve et on les amena au mont Djibissé où on les précipita dans les puits. Parfois on les arrosa de pétrole ou on les couvrit d'herbe sèche afin de brûler les morts et — les vivants! Il arriva que des corps éclatèrent, révélant des pièces d'or que certains avaient avalées pour les dérober aux yeux de leurs bourreaux. Alors ceux-ci éventrèrent un nombre de gens pour pouvoir fouiller leurs entrailles. Hanna en fut plusieurs fois témoin. Une de ces femmes vécut encore pendant quatre jours! Souvent de petits enfants étaient violemment projetés sur le sol et tués. Le malheureux Hanna assista au massacre de ses deux petites sœurs auxquelles on trancha la gorge. Lui-même fut saisi par un Arabe qui voulait le tuer. Mais l'enfant embrassa ses genoux, baisa ses mains et ses pieds, le suppliant avec des torrents de larmes de l'épargner. «Je suis un garçon, s'écria-t-il dans son désespoir, je ne suis pas une fille!» Et chose étonnante, ce fait le sauva. «Bien, dit l'Arabe, je n'ai pas de fils, je t'emmène avec moi.»

Hanna demeura dix jours chez cet Arabe, mais un jour celui-ci amena un autre garçon arménien plus fort, qu'il préféra garder à la place de Hanna. Il remit ce petit à un autre Arabe qui le prit avec lui. Hélas, arrivé auprès du Khabour, l'Arabe jeta l'enfant dans le fleuve et se mit à lui lancer des pierres à la tête pour le tuer. Celui-ci qui n'avait que neuf ans et ne savait pas nager commençait à sombrer et crut sa dernière heure venue. Il pria un Notre-Père, et soudain sentit un rocher sous ses pieds; finalement il réussit à atteindre l'autre rive. Péniblement il se traîna le long de la berge, jusqu'à ce qu'il reconnût sur l'autre bord la maison de l'Arabe qui l'avait d'abord recueilli. Alors il cria aussi fort qu'il put: «Abdallah, Abdallah, viens me chercher pour que je meure chez toi!» Et en effet, l'Arabe vint et le prit avec lui, et sa femme déclara: «Puisque tu as échappé à la mort, cela est sans doute un signe que tu dois vivre et rester avec nous.» Mais alors il fallait que l'autre garçon parte!? — L'Arabe saisit le malheureux et l'entraîna dans la nuit. Il revint

seul au bout d'un moment, et Hanna devina qu'il venait tout simplement de tuer le malheureux garçon. Lui-même resta neuf ans chez cet homme dont il garda les troupeaux; enfin il réussit à partir de là.

Est-il possible que des hommes aient pu traiter ainsi leurs semblables, que des cruautés aussi inouïes aient pu être commises! Pourtant, un témoin de ces événements se tenait devant nous! Ce récit nous révéla une méchanceté et une sauvagerie vraiment sataniques et plus que jamais nous comprîmes avec force la nécessité de prier: «Ton Règne vienne.»



Sur le Djébel Djibissé,
au premier plan le jeune Arménien Hanna.

Après une course assez malaisée à travers la steppe et des lits de rivières desséchés, nous arrivâmes au Djébel Djibissé qui est un massif de montagnes modérément élevé, mais assez large. Bientôt nous découvrîmes aussi les puits; ils existent en grand nombre, certains s'élargissent en bas en des grottes importantes. Je ne puis décrire l'émotion poignante que nous ressentîmes à nous trouver sur ces lieux où des milliers de frères chrétiens subirent une mort atroce. Cela semblait presque impossible, lorsqu'on voyait ces pentes

riantes où poussaient des fleurs, où des papillons aux vives couleurs voltigeaient dans l'air comme si la vie n'était que soleil et joie. Des bestioles couraient dans l'herbe cherchant leur nourriture, des colombes volaient de rocher en rocher. Un couple d'oiseaux avait fait son nid dans une des grottes. La femelle était immobile sur ses œufs et ne s'enfuit pas lorsque le visiteur inconnu s'approcha. C'était une idylle d'été paisible et poétique, et cependant c'est là qu'il y a quelques années les cris d'effroi d'hommes et de femmes qu'on tuait remplissaient l'air, que des corps humains torturés se tordaient sur le sol, que le sang de frères chrétiens innocents coulait à flots. Hanna nous rendit attentifs aux parois des puits qui, parfois, étaient noircies par la fumée, rappelant ainsi les tortures de ceux qu'on avait brûlés vifs dans les puits.

Tout près du mont Djibissé se dresse un monticule orné d'une simple croix de bois que l'on aperçoit de loin — en plein pays musulman! — C'est là que sont enterrés les ossements qu'il y a quelques années on a ramassés dans les puits et les grottes. Même les Arabes paraissent respecter cette croix et n'y touchent pas. Est-ce une promesse que la Croix du Christ s'élèvera victorieuse au-dessus de ce terrible champ de mort des chrétiens?

Nous fûmes aussi frappés de voir des figuiers sortir de certains de ces puits. Des figuiers dans cette campagne complètement privée d'arbres et de buissons? Peut-être certains de ces déportés avaient-ils encore sur eux quelques figues séchées qui levèrent? — Quoiqu'il en soit, cette verdure fraîche et bienfaisante nous apparut comme un symbole de la vie triomphant de la mort, de la lumière triomphant des ténèbres. Comment ne nous mettrions-nous pas volontiers au service de cette Croix et n'aiderions-nous pas à ce qu'effectivement, en cette terre ensanglantée, Jésus-Christ, la lumière du monde, triomphe de ces ténèbres sans nom?

Minas de Marache.

Par P. Berron.

Parmi tous les réfugiés arméniens qu'au cours des années j'ai rencontrés, et qui m'ont raconté leur lamentable histoire, se trouvait aussi un certain Minas P., originaire de Marache, une ville de Turquie.

A douze ans il fut témoin pour la première fois des massacres qui frappèrent la Cilicie en 1909 et qui causèrent la mort de milliers de chrétiens arméniens. En plein jour, sur le marché et dans les rues, les Turcs se jetèrent sur les Arméniens. C'était un ami abattu par un fusil, un autre assommé à coups de hache, un autre encore à la gorge tranchée d'où le sang jaillissait à flots. Un de ces cruels bourreaux brandit aussi son épée contre le petit Minas, mais il réussit à s'échapper et s'enfuit à la maison, rencontrant partout sur son chemin des cadavres de compatriotes ou des moribonds. Tandis que Minas nous racontait ces détails, nous sentions combien l'épouvante causée à l'enfant par ces scènes d'horreur, persistait chez l'homme fait. Quoi d'étonnant si ses yeux reflètent depuis une profondeur et une tristesse étranges?

Et cependant les «massacres d'Adana» ne furent qu'un prélude aux déportations et persécutions qui survinrent quelques années plus tard, en 1915 et 16. Minas était alors un jeune homme. Il dut quitter sa ville natale en compagnie de ses parents, de ses frères et sœurs, et partir en exil, à la rencontre de souffrances sans fin. On les envoya de Cilicie vers le sud du désert de Syrie, dans la région de Hama. Minas n'a pas le courage de décrire tous les détails pleins d'horreur, mais c'est toujours la vieille histoire et la vieille souffrance que tous ces déportés ont connue: des milliers de créatures pitoyables traversant le pays, escortées

d'une soldatesque ou d'une gendarmerie brutale — des vieillards, des malades, des enfants épuisés restant sur le bord du chemin et se mourant, seuls dans l'immensité du désert...

Enfin les survivants de ce convoi de déportés arrivèrent dans un état lamentable à Hama où ils restèrent pendant onze mois. La maladie et les privations accomplissaient journellement leur œuvre. Et la voiture qui passait chaque matin par le camp pour ramasser les morts emportait sans doute plus d'une fois des vivants qu'on jetait pêle-mêle dans une fosse avec les cadavres.

Un jour cependant on vint chercher des gens pour les employer aux travaux du chemin de fer de Bagdad dans les montagnes d'Amanus. Était-ce le salut? En tout cas de cette façon ils retournaient dans leur patrie de Cilicie. Mais ils furent obligés de travailler dur et recevaient comme seul salaire un peu de pain, tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Ce travail fut trop vite terminé, et on renvoya les ouvriers dans le désert syrien, vers Deir-ez-Zor cette fois. Pourquoi donc ces détours insensés, sous le soleil brûlant? Tout simplement pour en faire mourir le plus grand nombre, victimes de la chaleur et de la faim. Cette fois on réunit les Arméniens en groupes moins importants qu'on escortait séparément sans qu'ils sachent rien les uns des autres. Ce n'est qu'en rencontrant sur la route des morts ou des blessés qu'ils apprirent que les autres subissaient le même sort qu'eux. Quand viendrait le tour de Minas et des siens?

Mais Dieu eut pitié d'eux. Un jour qu'ils traversaient un village turc où habitait un ami de la famille, celui-ci, Turc et musulman, mais aussi riche que noble de pensées, et qui condamnait sincèrement les persécutions des Arméniens, les reçut dans sa maison, quinze personnes en tout, et leur accorda l'hospitalité pendant près de trois ans. Dieu soit béni qu'il ait aussi existé des Turcs pareils! — Enfin la Guerre se termina et les Alliés occupèrent le pays. La famille de Minas retourna dans sa ville natale, ils étaient sauvés. Vraiment sauvés?

A peine les rescapés s'étaient-ils à peu près installés et avaient-ils commencé à rebâtir leurs maisons démolies que la « guerre de Marache » éclata, entraînant une nouvelle persécution des Arméniens. Entre autres les Turcs incendièrent la grande église arménienne de la ville dans laquelle trois à quatre mille personnes s'étaient réfugiées! Treize membres de la famille de Minas se trouvèrent du nombre de ceux qui périrent dans les flammes. Seuls un de ses frères et lui purent échapper et se réfugier à Alep.

Il y a plus de dix ans qu'il habite cette ville; il s'est marié et a cinq garçons. Ce sont de mignons enfants, et leur père en est fier — si seulement il savait comment les nourrir! Mais il est toujours sans travail et de ce fait sans pain. On ne donne pas d'allocations de chômage à Alep, et ces malheureux n'ont guère d'économies! Il est donc venu nous trouver et ses yeux sombres et tristes étaient remplis d'une prière muette. Ce n'est pas une aumône qu'il demandait, c'était une avance d'argent. Et il nous expliqua qu'il voudrait aller dans la région d'Antioche et fabriquer là-bas des bâts pour ânes et mulets. La saison était particulièrement propice, mais il lui fallait quelques centaines de francs pour acheter le matériel nécessaire. Il était sûr de pouvoir gagner suffisamment d'argent pour nourrir sa famille, au moins pendant quelque temps. Et l'argent qu'il empruntait, il espérait pouvoir le rendre. — Oui, mais tout irait-il comme il pensait? Et la malaria, qui sévit avec une telle intensité dans cette région, ne l'emporterait-elle pas prématurément? Toutefois nous l'avons secouru dans la mesure de nos moyens.

N'est-il pas émouvant de se représenter toute la douleur renfermée dans la vie de ce seul homme et dans le sort de sa famille? Cependant il n'est pas de ceux dont la foi a fait naufrage; il a gardé la foi. « N'ai-je pas vu Dieu de mes propres yeux? dit-il. Ne m'a-t-il pas sauvé la vie? »

Tels sont les gens que nous aidons. Comment pourrions-nous les laisser à leur triste sort!

12 ils recouvrèrent chez eux
car T.C. avait eu pitié d'eux
et a exaucé leur prière.

Rescapés des Arabes.

Par Hedwige Bull.

Les déportations dont les Arméniens ont été victimes, n'ont pas seulement causé la mort de dizaines de milliers de personnes; elles ont encore privé ce peuple d'une grande partie de sa jeunesse, par le fait que de nombreux enfants — il s'en trouvait naturellement dans chaque convoi de déportés — furent ou volés ou emmenés par les meurtriers de leurs parents, parfois aussi recueillis par des Arabes plus humains qui les prenaient en pitié. Ils grandirent chez ces étrangers dont ils furent contraints d'adopter la langue, les coutumes, la religion; et peu à peu, le temps aidant, ils oublièrent leur origine et se croyaient Arabes, musulmans. Mais fait extraordinaire: après dix ans, quinze ans, souvent par quelque incident banal, les souvenirs s'éveillent chez ces enfants arrivés à l'âge d'homme; et conscients soudain d'être étrangers chez des étrangers, «esclaves» chez les oppresseurs de leur nation, ils n'ont plus qu'un désir, retourner chez leur peuple, retrouver, qui sait, un membre de leur famille, redevenir Arméniens, chrétiens!

Et c'est ainsi que dans le courant de ces dernières années, les missionnaires de l'Action Chrétienne en Orient à Alep ont vu défiler chez eux tout un nombre de jeunes gens échappés des Arabes et qui, se trouvant sans ressources, sans possibilité de gagner leur vie, viennent chercher là aide et conseil. L'un d'eux est Edward, dont voici l'histoire, d'après des rapports de nos missionnaires. Laissons d'abord la parole à Mlle Bull d'Alep:

Il y a assez longtemps qu'Edward s'est enfui de chez les Arabes et qu'il est arrivé à Alep. Il habita d'abord au «Khane» (sorte d'hôtel) des réfugiés de Siwas; là-bas il tomba malade, et on nous demanda de

l'emmener à Atyk avec notre colonie de vacances. C'est ainsi que je fis sa connaissance. — Dans le calme de notre maison «Carmel» et sous l'influence de la Parole de Dieu son âme assoiffée s'épanouit; il but avidement à la source des vérités divines, et un jour il ouvrit son cœur à celui qui dirigeait la colonie de vacances. Il



Arménien évadé des Arabes

avait reconnu qu'il était un pécheur devant Dieu; étendant ses deux mains creuses il dit: «J'ai versé tant de larmes à cause de mes péchés, mais je sais maintenant que Dieu m'a pardonné et m'a accepté.» Après le départ de nos hôtes il resta encore quinze jours avec les directeurs de la colonie pour fortifier sa santé et mieux apprendre à connaître Jésus-Christ.

De retour, il vint un jour me trouver et je l'interrogeai sur son passé, «Nous étions quatre frères et une sœur, me dit-il. Mon père possédait un Khane dans le village de Mandjéli près de Siwas. J'avais huit ans lorsque les déportations commencèrent: nous fûmes tous emmenés dans une voiture attelée de bœufs, mais au bout d'un mois c'est à pied qu'il nous fallut continuer notre voyage; enfin après de nombreuses privations nous arrivâmes à Ras-ul-Ain, presque morts de fatigue, de faim et de soif. Les Kurdes avaient volé ma petite sœur; deux de mes frères étant un jour retournés boire à une source que nous avions précédemment rencontrée, ne revinrent jamais; mon troisième frère fut perdu dans la foule des déportés; ma grand'mère mourut aussi en route — finalement je restai seul avec ma mère.»

Au cours de ce voyage, les malheureux passèrent à côté des milliers de cadavres de ceux qui étaient morts de soif et d'épuisement. Le groupe dont la famille d'Edward faisait partie, et qui comptait plus de mille personnes au départ, se réduisit à une centaine de malheureux survivants.

Pour eux, aucun répit, les tchétés, célèbres par leurs cruautés, les chassaient toujours plus avant dans le désert. Edward se souvient parfaitement que de nombreuses femmes se précipitèrent dans les flots du fleuve Khabour; lui ne comprenait pas cet acte de désespoir. Les enfants qui restaient étaient emmenés par des Arabes.

Puis le jour vint où la mère d'Edward, épuisée par une profonde plaie à l'avant-bras provenant, des coups de bâton d'un Arabe, fut incapable de continuer sa route. Arrivés près d'une grande roue qui puise l'eau dans le fleuve, ils se cachèrent, pour ne pas être forcés de marcher encore. Une femme bédouine les trouva; elle emmena Edward dans sa tente, tandis que sa mère était conduite dans une autre tente. Quelle douleur pour le petit d'être arraché aux bras maternels. Sa mère vint encore le voir et lui apporta une chemise en étoffe blanche qu'elle lui avait cousue (car ils ils étaient tout nus,

les Arabes les ayant dépouillés de tous leurs vêtements; elle-même avait reçu des Bédouins quelques effets pour se couvrir); puis elle l'attira à lui et lui dit: «Mon fils, tu es bien ici; reste chez ton nouveau père; moi-même je suis si grièvement blessée qu'il ne me reste qu'à me jeter à l'eau. Mais quand tu seras grand, retourne dans ton village.»

C'est le dernier souvenir qu'Edward ait gardé de sa mère. Plus tard il apprit qu'on avait trouvé ses vêtements au bord du Khabour. Il lui sembla que son cœur se brisait; les gens qui l'avaient recueilli étaient des étrangers qui ne parlaient pas sa langue, et il se sentait désespérément seul.

L'année suivante, il assista à l'exode de ces innombrables créatures nues et misérables qui passaient comme des fantômes sur l'autre rive du Khabour, pourchassées par les cruels Circassiens. Dans le voisinage se trouvait un puits ressemblant à une immense caverne. Là-dedans on jetait vivants tous ceux qui ne pouvaient plus continuer leur route et on les brûlait. Des tas d'os calcinés gisaient autour. Son nouveau «père» sauva deux jeunes gens de cet enfer et c'est d'eux qu'il apprit ces détails.

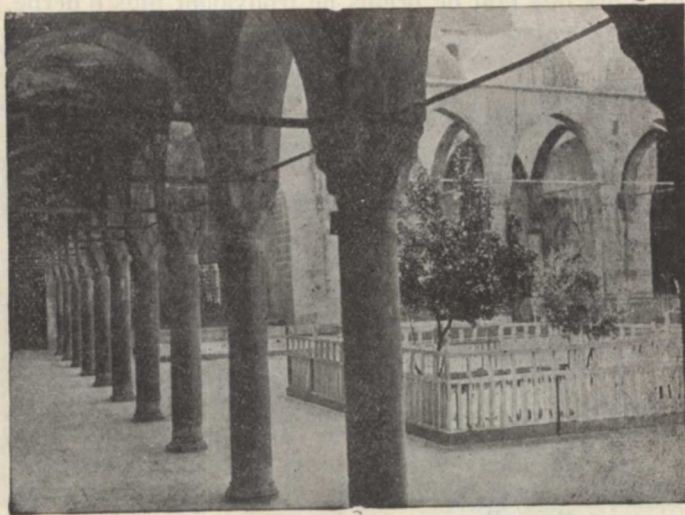
Edward devint un berger et garda pendant quinze ans les brebis de son «père». Grâce à son travail, il réussit à acquérir lui-même 35 brebis. Il reporta sur son troupeau toute son affection. Plus tard, lorsque les Anglais recueillirent les Arméniens disséminés chez les Arabes, il refusa de partir avec eux, ne voulant pas quitter ses brebis. Il était aussi devenu un Musulman convaincu et ne désirait pas du tout retourner chez les Arméniens.

Mais il ne pouvait oublier sa mère, et conservait dans son cœur tous les enseignements et en particulier ce qu'elle lui avait dit du péché. Il ne jurait pas comme les autres, ne volait pas non plus de moutons comme cela se pratiquait couramment, et les Arabes rendaient tous le témoignage qu'Edward, ou Abdoullah comme on l'appelait, ne commettait pas de péché.

Un jour, il rencontra à Hassitché, un endroit d'une certaine importance, un nombre d'Arméniens qui l'inci-

tèrent à fuir et à rechercher sa parenté. Mais il ne voulut pas se séparer de ses moutons. De leur côté les Arabes lui conseillèrent, mais en vain, de vendre son troupeau et de s'acheter une femme avec l'argent qu'il en retirerait.

Puis vint une terrible sécheresse qui ne laissa pas un brin d'herbe et causa la mort de centaines de milliers de bêtes. Edward fut aussi obligé de vendre ses moutons pour quelques piastres; puis il vint à Alep.



Cours de la Mosquée Sultanié à Alep.

Dans le Khane de Siwas où il logea d'abord, il étudia l'arménien, et apprit à lire et à écrire. Il avait toujours su écrire son nom qu'il dessina souvent dans le sable du désert. Un voisin lui ayant raconté que Christ était mort pour nous, il apprit à réciter le Notre-Père et lut assidûment et en pleurant un Nouveau Testament qu'il avait trouvé par hasard.

Et puis Dieu nous l'amena. Il apprit dans notre maison les éléments du ménage pour pouvoir diriger

notre petit Foyer des sans-foyers, où nous avons recueilli plusieurs autres jeunes gens échappés des Arabes. Il fréquentait aussi l'école du soir.

C'est un bon jeune homme, distingué, sérieux, appliqué, désireux d'apprendre, saisissant très vite. Sa vie avec Dieu est vraiment touchante, et il a tant de reconnaissance pour tous ses bienfaits. Un jour lui ayant fait cadeau d'un manteau trouvé dans les caisses d'habits, la joie le transfigura, et vous auriez dû l'entendre le soir remercier Dieu de prendre ainsi soin de lui, alors que tant de brebis ne trouvaient plus d'herbe et mouraient de faim! Il me semble que Dieu pourra l'employer un jour, et lui confier d'autres brebis qui ne connaissent pas Christ, afin qu'il les Lui amène.

Quatre années passèrent, et l'A.C.O. put ouvrir un poste à Hassitché en Mésopotamie et y établir un missionnaire.

Lorsque Edward apprit que nous allions travailler dans la région où il avait vécu avec les Bédouins, écrivit alors ce missionnaire que nous citons maintenant, il décida de s'y rendre également pour aller témoigner de Christ. Je lui expliquai que je ne pouvais pas, en attendant, pourvoir à son entretien et qu'il y allait sur sa propre responsabilité: il se rendit pourtant à Hassitché et travailla dans cet endroit, nous donnant ainsi la preuve qu'il pourrait devenir un serviteur de Dieu dévoué, ne cherchant pas son propre avantage, ne craignant pas les difficultés et marchant là où le Seigneur l'appelle.

Un ou deux jours après notre arrivée il se hasarda sur le marché. Il serait difficile de décrire les sentiments qui ont dû l'agiter à ce moment. Il avait vécu pendant dix-huit ans comme musulman parmi les musulmans, puis quatre années comme chrétien parmi des chrétiens, et le voilà revenu au désert et parmi les Arabes dont il connaissait un bon nombre. Tandis qu'il avançait prudemment, il voyait partout d'anciennes connaissances, Ali, Mehmet, Ahmed, etc. Les Arabes ne le reconnaissaient pas, car personne ne s'attendait à le voir ici: d'ailleurs il était rasé et vêtu tout autrement.

De retour à la maison il répondit simplement à mes questions: «Je n'ai parlé à personne; je les ai tous reconnus, mais ils ne me connaissent plus.» Je n'insistai pas, comprenant ce qui devait se passer en lui à ce moment et qu'il valait mieux le laisser seul avec ses réflexions. Toutefois je me demandais s'il aurait le courage de se faire connaître aux Arabes et de se déclarer chrétien. (Nos amis en Europe pourront difficilement se représenter ce que cela voulait dire dans ce cas.) Mais bientôt il fut lancé dans le travail de témoignage, tout



Edward et son «frère» arabe, accompagnés d'un autre bédouin.

le monde le reconnut, et il parla librement de son Sauveur.

Peu de temps après, la famille chez laquelle il avait grandi comme un fils vint camper dans les environs de Hassitché. Ce fut devant un garage qu'Edward rencontra sa «mère», son «père» et son «frère». Toute émue, la vieille Bédouine versa de grosses larmes, et son «père» et «frère» l'embrassèrent tendrement. Depuis

cette première rencontre ils se sont revus maintes fois; chaque fois que ces Bédouins venaient à Hassitché, ils venaient aussi voir Edward qui à ce moment logeait encore chez moi.

Une fois son «frère» lui demanda: «Pries-tu encore?» — «Oui», dit Edward, «je prie toujours.» Mais l'autre, méfiant, ajoute: «Te tournes-tu toujours vers la Mecque quand tu pries?» Sur quoi Edward lui répond: «Sais-tu pourquoi tu te tournes vers la Mecque pour prier?» — «Non, je ne le sais pas, le sais-tu?» — Edward répondit: «Je prie Dieu, et Dieu est partout: dans quelque direction que je me tourne. Il m'entend.» Tout étonné, son «frère» laissa tomber ce sujet.

Je demandai à Edward s'il leur parlait aussi de l'Évangile. Mais il prouva alors qu'il possède vraiment la sagesse et la prudence si nécessaire pour le travail d'évangéliste. Il me dit: «Je leur en parlerai quand l'occasion s'en présentera, mais je ne veux rien forcer. C'est surtout à ma personne qu'ils doivent voir que je suis chrétien.» — Cela ne veut toutefois pas dire qu'Edward mette «de l'eau dans le lait» et qu'il ait peur de parler ouvertement de l'Évangile.

En effet, il y a quelques jours, Edward est revenu d'un séjour dans le camp de son ancienne «famille» arabe où il vient de passer une dizaine de jours. Là-bas il leur a parlé de leurs péchés et du seul Sauveur. Il leur a raconté toutes les expériences spirituelles qu'il a faites pendant ces quatre années à Alep. Parlant à une vieille femme, celle-ci se montra très intéressée, car elle sentait sa fin proche. Mais elle voulait demander quelque chose à son fils qui était en train de faire les ablutions rituelles avant la prière. Tout en se préparant ainsi à la prière, il ne faisait que jurer. Edward lui fit remarquer la vanité d'une telle piété. Plusieurs Bédouins dirent ensuite: «Il a raison: nous sommes des pécheurs, et une piété telle que la nôtre n'est pas réelle.» — Le message qu'Edward a laissé au camp est une semence qui germera un jour et portera des fruits à la gloire de Dieu et pour le salut des Bédouins. Lorsqu'Edward revint à

Hassitché, plusieurs personnes l'accompagnèrent. En route comme pour se rassurer, ils lui demandèrent encore: «Es-tu donc maintenant tout à fait un Arménien (ce qui dans ce cas voulait dire, tout à fait chrétien), et plus du tout un Arabe (c'est-à-dire un musulman)?» Sur quoi Edward répondit: «Oui, Dieu soit béni mille fois de ce que je suis un chrétien.»

A Hassitché Edward rend un témoignage clair. Il travaille avec calme et sagesse, et tout en observant la prudence indispensable il va droit à son but qui est de rendre témoignage de ce que Dieu a fait pour lui et en lui, afin que d'autres fassent la même expérience du salut.



Enfants arméniens, jeunes protégés de l'A. C. O.

La fidélité d'un jeune chrétien.

Par N. Khachadourian, Alep.

Un jour, traversant la cour qui sépare «Sichar» et «Elim», les deux maisons de l'Action Chrétienne en Orient à Alep, je vis un jeune homme maigre, de haute taille, qui se tenait à la porte d'«Elim». Ses gestes et toute sa tenue trahissaient l'étranger. Timidement, à voix basse il me dit en arabe: «Je désire te parler. — Bien, qui es-tu? — Je m'appelle Stéphane K., je viens des Arabes. Mais je suis Arménien, originaire du village de Gabane près de Marache d'où est aussi frère Movsès; ne le connais-tu pas?»

Tandis qu'il parlait, un des ouvriers de notre atelier de tissage vint m'affirmer qu'en effet frère Movsès, le concierge de l'église Emmanuel, avait amené ce jeune homme chez nous. Mais il était tard, aussi j'invitai Stéphane à revenir le lendemain me voir pour que nous voyions ce que nous pourrions faire pour lui.

Il alla passer la nuit chez son concitoyen, et le lendemain ils revinrent tous deux. Frère Movsès me déclara qu'il avait très bien connu les parents et la famille du jeune homme. Voici son histoire:

Stéphane était âgé d'un ou deux ans lorsque les déportations commencèrent, et il ne se souvient pas de ces journées sanglantes; mais frère Movsès et d'autres personnes assurent que ses parents subirent le martyre dans le désert de Deir-ez-Zor. Comment le petit Stéphane fut-il sauvé? Dieu seul le sait; de même qu'autrefois il préserva l'enfant Moïse de la cruauté de Pharaon, de même il veilla sur notre Stéphane. Des inconnus le recueillirent jusqu'à la fin de la guerre.

A ce moment Stéphane fut conduit à l'orphelinat de Marache où il passa un an et demi. Il se souvient très

bien de son séjour là-bas. C'est là qu'il apprit à lire et à écrire dans sa langue maternelle et que pour la première fois il entendit parler de Jésus. Il se souvient aussi de ses instituteurs, en particulier d'un certain «Ghazaros», qui n'est nul autre que le pasteur Ghazarossian de Marseille qu'il reconnut immédiatement lorsque je lui montrai sa photographie. L'impression salutaire qu'il reçut dans cet orphelinat resta profondément gravée dans son cœur. Qu'il était doux de savoir que Jésus est venu sur la terre pour nous aimer et nous sauver. Il est mort pour nous, Il est ressuscité, Il reviendra nous prendre auprès de Lui — voilà tout l'Évangile que Stéphane connaissait. Il apprit aussi qu'il fallait suivre l'exemple du Sauveur, nous aimer entre frères et aimer nos ennemis.

Mais de nouvelles catastrophes et une nouvelle guerre obligèrent les Arméniens à quitter Marache, et les orphelins furent conduits à Alep — et de là dans un orphelinat à Djounié. Mais bientôt ce refuge fut fermé également, et Stéphane se trouva livré à son triste sort, sans parents, sans amis, sans personne pour s'occuper de lui. Mais Dieu, le Père céleste, ne pouvait abandonner Son enfant. Un jour que Stéphane était dans la rue ne sachant que faire ni où aller, un paysan musulman de la région de Tripoli s'approcha de lui: «Viens, tu seras mon fils et tu travailleras pour moi.» — Les premiers temps furent très durs pour le petit Arménien; il est vrai que sa famille adoptive était gentille pour lui et le traitait humainement, mais les enfants et les jeunes gens du village s'amusaient à le tourmenter et à le menacer de mort. Fallait-il s'en étonner puisqu'il était un «kjafir», c'est-à-dire un infidèle? Quel droit avait-il à vivre sous le soleil, et surtout à vivre parmi des musulmans?! — Stéphane supporta tout, les insultes, les moqueries, les offenses, et il ne cessa jamais de croire à l'amour de Jésus. Ce que «Ghazaros» lui avait enseigné, il le gardait fidèlement dans son cœur: «Jésus-Christ est venu donner sa vie pour nous; tout est possible avec Lui et pour Lui.» — A plusieurs reprises on le fit choisir entre une conversion totale à l'Islam ou

la mort dans quelque coin obscur. L'épreuve était grande, mais sa foi en Christ était plus grande encore, et il remporta la victoire. «Non, répondit-il, je ne puis renier ce Jésus qui a donné sa vie pour moi.» — Dieu répondit à sa foi, Il le délivra de la gueule du lion et le fit trouver grâce auprès de son maître et de ses voisins musulmans. Tous voyaient son zèle, sa fidélité, son travail consciencieux, son esprit de pardon à l'égard de ceux qui le tourmentaient, et son dévouement aux intérêts de ses parents adoptifs. Pendant neuf ans il ne quitta jamais son village; son maître évitait soigneusement que le «kjaïfir» vit d'autres endroits ou d'autres villes. Peut-être se disait-il que le jeune homme oublierait peu à peu ses conceptions chrétiennes, qu'il s'habituerait aux coutumes de l'Islam et accepterait librement cette religion.

Différents incidents montrent la générosité et l'esprit de sacrifice de Stépane. Un jour d'hiver il voit un enfant tomber dans la rivière qui traverse le village, il se précipite à l'eau sans hésiter et rapporte l'enfant à ses parents, refusant toute récompense. «J'ai sauvé ton enfant, dit-il à la mère reconnaissante, il vit, c'est là toute la récompense que je désire». La nouvelle que le «kjaïfir» avait sauvé un enfant se répandit rapidement. — Quelque temps plus tard, revenant de son travail journalier, Stépane entendit une femme qui appelait au secours. Courant dans la direction des cris il trouva quelques femmes toutes désespérées qui lui montrèrent avec angoisse un enfant qui avait glissé au fond d'un ravin abrupt. Stépane risqua sa vie pour sauver l'enfant, et put le rendre à la mère qui pleurait des larmes de reconnaissance. — Une autre fois revenant des champs il rencontra au bord du chemin un habitant du village qu'une fièvre violente avait foudroyé. Sans égard à sa propre fatigue Stépane le chargea sur son dos et le porta jusqu'à chez lui, accomplissant ainsi la loi de l'Évangile: «Ne te laisse pas surmonter par le mal, mais surmonte le mal par le bien.»

Malgré tout il existait un mur infranchissable entre

lui et les villageois. Il était chrétien et voulait rester chrétien, les villageois par contre faisaient tout pour l'engager à se convertir, trouvant qu'il était d'âge à le faire — il avait 21 ou 22 ans. C'est pour cette raison que Stéphane décida finalement de quitter cet endroit. Il vint à Tripoli où il eut le bonheur de rencontrer un chauffeur arménien originaire lui aussi de Gabane, qui s'offrit à le conduire jusqu'à Alep.

Merci, Stéphane, ton histoire est triste, mais une note de joie céleste y résonne; elle est simple et cependant glorieuse. Dans les ténèbres de ta vie Dieu a fait tomber un rayon de Sa gloire et de Sa grâce; dans tes veines coule le sang de tes parents martyrs. Tu savais peu de Dieu, mais tu as été fidèle dans ce que tu savais, et ta vie a cet accent apostolique: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Qui nous séparera de l'amour de Christ?»

«Eternel, notre Seigneur, que ton nom est magnifique sur toute la terre! Par la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle tu as fondé ta gloire.»

Un évangéliste-chanteur.

Par Hedwige Bull.

C'est la vie d'un modeste paysan que je voudrais raconter, d'un humble villageois inconnu aux yeux du monde, mais à qui Dieu a pu confier une grande tâche. Il s'appelait Minas et était originaire de Boundouk, un petit village de Cilicie. La contrée manquait d'attraits, le terrain était pierreux, et les paysans devaient travailler dur pour récolter une maigre moisson. Dès son enfance, Minas fut habitué au travail et aux privations. Il n'apprit ni à lire ni à écrire, son père trouvant inutile de l'envoyer à l'école.

A l'âge de 20 ans, Minas subit une profonde transformation intérieure. A cette époque, quelques hommes d'un village voisin, qui appartenaient à l'Eglise grégorienne cherchaient Dieu de toute leur âme. Ils se réunissaient pour prier et se nommaient les «moubabetsch», c'est-à-dire les hommes de l'amour. Ils avaient peu de lumière sur le chemin du salut et sur l'œuvre accomplie par Christ tel que l'enseigne la Bible, ils ne possédaient non plus la certitude du salut, mais une soif intense de trouver Dieu les animait. Parmi eux se trouvait frère Garabed, un homme rempli de l'Esprit qui réussit à gagner beaucoup d'âmes à Dieu. Ses réunions attirant beaucoup de monde le sultan Abdoul Hamid fit arrêter frère Garabed comme suspect et l'exila à Bagdad.

C'est lui que Minas entendit. Il me raconta encore pendant sa dernière maladie qu'en l'écoutant, il lui avait semblé sentir dans son corps un feu qui le brûlait et remplissait sa bouche, tellement il était saisi. Il eut conscience de son état de perdition, et pendant plusieurs jours il pleura sur ses péchés. Puis il revint

à Boundouk où il n'y avait pas un seul chrétien véritable, pas de réunions, personne qui eût pu comprendre ce qui se passait en lui. Il se retirait autant que possible dans la solitude et priait beaucoup, mais il ne pouvait pas lire la Parole de Dieu pour y puiser de la force. Souvent les villageois le persécutaient et le volaient pour le mettre en colère. Mais grâce à une recherche fidèle de la communion de Dieu, il apprit à tout supporter pour l'amour de Jésus.

L'état dans lequel vivait son village pesait lourdement sur son âme et l'écrasait tous les jours davantage. Souvent il priait et jeûnait des journées entières. Si un Finney, un Moody furent préparés par Dieu pour le ministère particulier qui les attendait, Minas, l'humble paysan, fit une expérience analogue. Il ne savait pas lui-même ce qui lui arrivait, il comprenait seulement comme il ne l'avait jamais fait que Dieu avait pris possession de lui. Confondu par l'amour divin témoigné au pécheur, il lui fut impossible de le faire plus longtemps; il fallait qu'il le proclame, et qu'il le proclame en **chantant!** Son chant était toujours un message divin; sa mélodie une musique orientale très simple qui lui venait de l'inspiration du moment. Son chant attirait les gens et les saisissait si profondément qu'ils ne pouvaient souvent retenir leurs larmes. Tout son être respirait une puissance merveilleuse qui secouait les gens de leur torpeur et les éclairait sur l'état de leur âme. Il possédait aussi le don de discerner le péché caché des uns et des autres, même chez des étrangers, et de le dénoncer en termes précis, de sorte qu'une grande frayeur les saisissait tous. Minas lui-même était tellement impressionné par ce don inquiétant qu'il demanda à Dieu de l'en délivrer.

C'était en 1910. Après avoir prié pendant bien des jours, le feu de l'Esprit de Dieu s'empara de lui et le poussa à proclamer Christ le Rédempteur et médiateur d'une alliance éternelle. «Christ nous sauve maintenant», tel était le message annoncé par son chant. Tout le village en fut secoué. C'était en pleine moisson, mais sou-

vent au milieu du travail l'on déposait la faucille ou le fléau pour écouter la parole de Minas; le champ ressemblait alors à une réunion de réveil. Grands et petits se courbaient sous le poids de leurs péchés, les confessaient et imploraient le pardon de Dieu. D'autres louaient le Seigneur pour le don gratuit de son salut qu'ils avaient saisi par la foi.

Malgré le travail pressant de l'été, ces modestes villageois se réunissaient tous les soirs. Souvent ils ne se séparaient qu'à l'aube, et sans éprouver de lassitude reprenaient de nouveau, du matin au soir, leur travail des champs. Les chants de Minas pénétraient les cœurs,



Assemblée d'Arabes.

et les gens demandaient comme la foule faisait aux apôtres, le jour de la Pentecôte: «Chers frères, que devons-nous faire?»

Un autre serviteur de Dieu, qui avait fait des études théologiques, entendit parler de Minas et vint le voir. C'était précisément un soir où notre frère, animé

de l'Esprit de Dieu, entonnait ses chants. Alors le visiteur se rendit compte que lui-même connaissait bien peu Jésus, qu'il ne savait guère ce que c'était de prier et de vivre en communion avec Dieu.

Minas visitait aussi d'autres villages. Avec une grande humilité il détournait de lui les regards des gens pour les diriger sur Jésus. Souvent sept à huit cents personnes l'écoutaient, mais il ne chantait que lorsque Dieu Lui-même lui inspirait un chant; sans cela il se taisait. Un silence profond régnait parmi les auditeurs; ils commençaient à se voir tels que Dieu les jugeait dans Sa sainteté, et une frayeur s'emparait d'eux. Des larmes de repentir coulaient. — Epoques bénies que celles où des régions entières sont ainsi remuées, où les chrétiens renoncent à leur religion de forme pour s'ouvrir à l'action vivifiante et libératrice du Christ! Que de fois cela se produisit alors! Et l'on voyait par ci par là quelque pauvre villageois illettré devenir entre les mains de Dieu un instrument incomparable de Sa grâce. Si l'on manquait de chaire, de robe d'église, de science pour prêcher l'Évangile, on pouvait compter sur la sainte présence de Dieu habitant dans des hommes faibles mais entièrement livrés à Lui.

Le cœur de notre Minas brûlait de l'ardent désir d'amener des âmes à Dieu. Il connaissait l'angoisse de se voir perdu éternellement, aussi plaidait-il en pleurant auprès de Dieu en faveur des hommes, et parlait du Sauveur. Son humilité était très grande. Il se considérait comme le plus misérable parmi les enfants de Dieu, le plus faible, le plus ignorant, le plus inutile, alors que Dieu se servait si visiblement de lui. Il me raconta pendant sa dernière maladie, qu'un jour après une réunion richement bénie, cette pensée lui vint: «Ta présence est pourtant une bénédiction pour beaucoup d'âmes!» mais qu'il avait immédiatement compris que cette voix émanait de Satan. Se jetant à terre à l'endroit où il se trouvait, il se souffleta sur les deux joues, se remplit la bouche de terre et s'écria: «Qui es-tu pour croire que tu es quelque chose?» Et il implora au

milieu des larmes le pardon de Dieu. Jamais il ne critiquait autrui; lui-même il se haïssait, les autres il les aimait. Il se faisait souvent lire la Parole de Dieu et l'écoutait avec avidité pour mettre en pratique ses enseignements. Grâce à lui de nombreuses personnes trouvèrent le chemin du salut, tandis qu'il resta le pauvre villageois ignoré, «un chef d'œuvre fait de rien».

Puis éclatèrent les persécutions. Minas fut déporté avec sa famille et les habitants de son village; ils durent quitter tous leurs biens, victimes d'ennemis qui n'avaient rien d'humain et qui dans leur passion sauvage martyrisèrent et tuèrent au moins un million d'Arméniens. Dans ce calvaire que fut le voyage de Deir-ez-Zor à Bagdad, ce fut la présence de Dieu qui soutint Minas, même lorsqu'il dut voir mourir sa femme bien-aimée et ses enfants. Un gendarme essaya à trois reprises de le tuer, mais il était projeté à terre chaque fois qu'il voulait tirer et il comprit enfin que Dieu le frappait. Après un voyage épouvantable à travers le désert, où des milliers et des milliers d'Arméniens trouvèrent la mort, Minas arriva à Bagdad. Là il consacra à nouveau la vie que Dieu lui avait conservée, à Son service. Des centaines de rescapés de l'enfer de Deir-ez-Zor se réunissaient dans une immense tente, et Dieu fit encore appel à son faible serviteur pour annoncer le Christ par son chant.

Ces dernières années, la maladie le cloua souvent sur un lit de souffrance et il souffrit surtout des yeux. Pendant longtemps il craignit de devenir aveugle, et l'on avait en effet peu d'espoir de lui conserver la vue, mais jamais il ne murmurait. Il passa les dernières années de sa vie au village de Kyrkhan où il possédait quelques chèvres et où en été il coupait le blé pour les paysans. De cette façon il gagnait juste le pain quotidien pour la seconde femme et les quatre enfants qu'elle lui avait donnés.

Une autre maladie grave l'obligea finalement à venir à Alep. Ce fut une joie pour nous de pouvoir l'aider autant que possible. Un cancer à l'estomac se déclarait,

et le cas paraissait inguérissable. Pourtant après quelques semaines de soins il put quitter l'hôpital; ses forces revinrent, et il alla de suite voir quelques enfants de Dieu auxquels il prêcha Christ avec puissance. Mais son corps débilité ne put supporter cette fatigue ni le froid qui régnait, et une néphrite se déclara. On nous appela, et nous le trouvâmes de nouveau à terre dans la minuscule baraque de sa belle-sœur



La veuve de Minas et ses enfants.

où l'on pouvait à peine placer deux lits. Les visites et la prière lui apportèrent un grand réconfort. — Nous le fîmes encore une fois transporter à l'hôpital, mais le même soir il succomba.

Ses dernières paroles furent: «Que ta volonté soit faite», et: «Obéissance, obéissance jusqu'à la mort!»

Tous les nombreux amis qu'il s'était faits par son humilité et par son grand amour le pleurèrent. Nous le couchâmes dans un modeste cercueil que nous plaçâmes dans notre salle de réunions. C'était un dimanche, et plusieurs centaines de personnes purent assister à l'ensevelissement. Elles écoutèrent avec émotion la parole des frères qui faisaient ressortir combien Dieu avait pu glorifier en la personne de cet humble frère et profitèrent de l'occasion pour inviter les auditeurs à suivre Christ.

Ses amis, pauvres villageois comme lui, avaient voulu porter le cercueil sur leurs épaules, et avancèrent en chantant des cantiques. Arrivés à la tombe, deux frères grégoriens adressèrent encore un appel au nom de Dieu à la foule de gens qui avait suivi le convoi. Puis les mottes de terre tombèrent sur le cercueil. — Mais nous savons que notre frère Minas est parmi les vainqueurs, parmi ceux «qui sont vêtus de robes blanches».

Action Chrétienne en Orient.

Oeuvre de secours et d'évangélisation parmi les Arméniens en Syrie et en France. Oeuvre missionnaire parmi les Musulmans.

I. *Son origine.* — L'Action Chrétienne en Orient (Association inscrite) a été créée en 1922. Fondateur-directeur: Monsieur le pasteur Paul Berron. Siège de la direction: STRASBOURG-Meinau (7, rue du Général Offenstein). L'A.C.O. est une société missionnaire française; elle est secondée par des comités auxiliaires en Hollande (secrétariat à Utrecht, 103 W. Barentzstraat) et en Suisse romande (secrétariat à Lausanne, 35, avenue Bergières).

II. *Son programme.* — Le programme de l'A.C.O. est triple:

1) secourir matériellement les chrétiens d'Orient en détresse;

2) apporter un appui spirituel aux églises orientales dans le but de contribuer à leur renouvellement intérieur;

3) annoncer l'Évangile aux Musulmans tant par des missionnaires européens que par des évangélistes orientaux.

III. *Son travail.* — Le champ d'activité principal de l'A.C.O. est en *Syrie*. Plusieurs missionnaires ainsi que des collaborateurs indigènes y poursuivent une œuvre d'assistance (secours aux indigents, aux veuves et enfants, aux sans-abri et sans-travail, aux malades) et une œuvre religieuse de plus en plus développée. La Mission possède des immeubles à Alep et une colonie de vacances à la montagne. — Stations de l'œuvre: Alep (1922), Hassitché (1936), Damas (1937).

En *France*, l'A.C.O. poursuit une œuvre de secours spirituel et matériel parmi les 80.000 réfugiés arméniens immigrés en France depuis 1923. Une dizaine de communautés arméniennes-évangéliques avec de nombreuses annexes, desservies par des pasteurs et évangélistes arméniens, sont à la charge de notre société.

IV. *Son appel.* — La cause du christianisme en Proche-Orient, chère à tout chrétien, ainsi que la détresse sans fin des réfugiés arméniens, constituent un pressant appel à la conscience chrétienne. L'Action Chrétienne en Orient sollicite votre concours en faveur de l'œuvre qu'elle accomplit.

Organe: «Le Levant». Prix d'abonnement: 6 frs français ou 1,50 fr. suisse. Comptes de chèques postaux de l'œuvre:

Action Chrétienne en Orient, Strasbourg 135.36.

Action Chrétienne en Orient Lausanne II 67.64.

IMPRIMERIE MODERNE
CH. MOSSMANN
STRASBOURG